

# LA RÉVOLUTION DANS LES CHAMBRES SUR TROIS CHEFS-D'OEUVRE DE L'APRÈS-MAI

FABIEN BAUMANN

La fantaisie apocalyptique (Michel Piccoli, Béatrice Romand dans *Themroc* de Claude Faraldo)

À coups de masse, un peintre en bâtiment défonce la fenêtre, le chambranle puis le mur de la chambre qu'il occupe, dans un banal logement ouvrier de banlieue. C'est Michel Piccoli, hirsute, en rage, et c'est *Themroc* (1973), de Claude Faraldo. À un plan intérieur de plâtre massacré succède une vue extérieure, en légère contre-plongée : la paroi de l'immeuble, écran gris, se déchiquette, se perforé et s'ouvre. Allégorie de Mai à l'échelle d'une courée, *Themroc* met soudain en abyme, dans une de ces fulgurances qui traversent le cinéma trop méconnu de Faraldo, ce que Mai a provoqué par ricochet dans le cinéma français : il a explosé le mur des chambres ; il en a déchiré l'hymen.

Les accords de Grenelle du 27 mai 1968, c'est entendu, ont vendu la révolution ; les législatives des 23 et 30 juin 1968, on n'y reviendra pas, ont rendu la rue à l'ordre bourgeois. Alors, depuis cinq ans, il reste ça : les matelas et ce qu'on fait dessus, c'est-à-dire l'amour et causer. Trois grands films de l'après-Mai, *Themroc*, *La Maman et la Putain* (1973) de Jean Eustache et *Les Doigts dans la tête* (1974) de Jacques Doillon, mettent en scène cette révolution en chambre, intime et sociale. Un ouvrier, licencié de son usine le matin, hurle dans le métro, rentre chez

lui, met à sac sa tanière, vit comme une bête et assouvit ses pulsions primitives. Un oisif germanopratin, séducteur à cœur fragile, hésite à n'en plus finir entre deux amoureuses, une qui le materne et qui couche, une qui ne le materne pas mais qui couche aussi. Un jeune boulanger, viré par son patron, refuse de quitter la chambre qui lui était allouée et s'y installe en micro-communauté tant qu'il n'a pas touché ses indemnités. Et c'est parti pour trois grands chambardements. La place de la femme, les liens entre les corps et les mots qu'on emploie, plus rien ne sera comme avant.

### Une barricade contre le travail

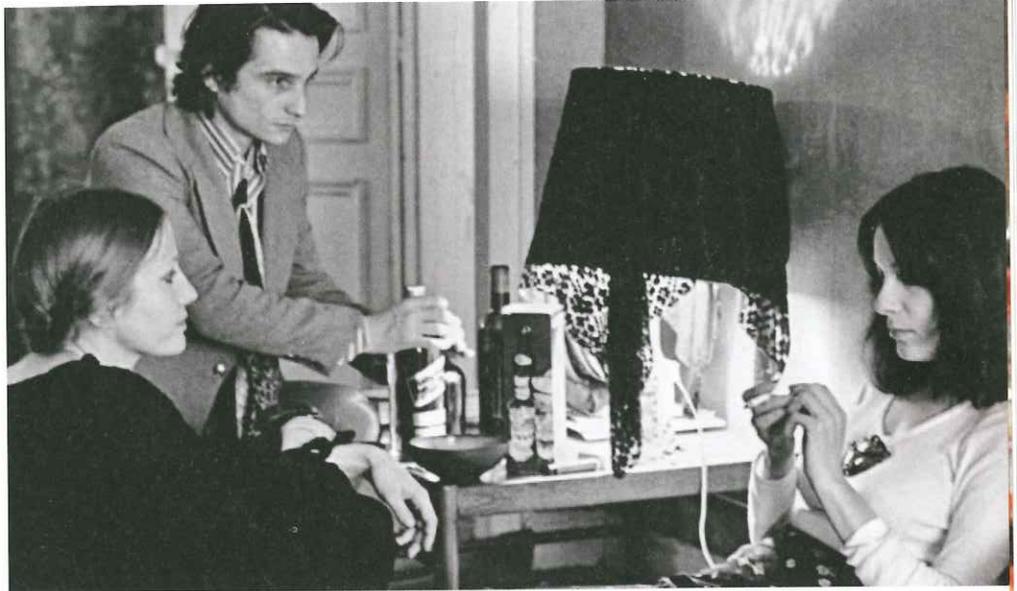
Mais d'abord, cette chambre, il faut la protéger : contre une vieille chouette de mère castratrice chez Faraldo, contre les petits patrons chez Doillon. Du côté de la porte, le peintre de *Themroc* monte des parpaings pour faire barricade, tandis que, dans *Les Doigts dans la tête*, le commis boulanger épingle un tract censé repousser la police. Le pavé et la plume : Mai 68, vous dis-je ! Chez Eustache, en revanche, pas la peine. Aucun parent, aucun petit chef à l'horizon... Héritier de tous les dandysmes de la

Nouvelle Vague, cinéaste bien moins révolté, il filme, au fil des deux cent dix minutes de *La Maman et la Putain*, une *Astrée* d'après les lacrymogènes, dans la bavarde éternité française des séductions et des trahisons. Alexandre (Jean-Pierre Léaud) traîne de femme en femme et du Flore aux Deux Magots, n'a de cesse de moquer les Parisiens laborieux. Le travail, valeur marxiste s'il en est, pour lui n'existe pas. Il n'a de place dans le film qu'à travers les mots de Veronika (Françoise Lebrun), l'infirmière. Et il est toujours dégueulasse : toutes les histoires qu'elle en raconte semblent viciées par la domination sexuelle des internes et des pachas. Une infirmière ne se doit pas à ses malades, elle se doit à ses maîtres, quand ils ont envie et qu'elle, bon, bof, allez, pourquoi pas. Quant à la seule scène située dans la boutique de fringues de Marie (Bernadette Lafont), elle assouvit encore le désir mâle. Par le reflet

d'un miroir, Marie offre à Alexandre la vision d'une cliente nue sous ses collants, pubis aplati par le nylon, en un jeu spéculaire qui reproduit l'excitation de leurs rapports érotiques. La femme, depuis la guerre, s'est mise à bosser ? Pas pour produire de la richesse. Pour se faire tripoter ! Le patron a les mains baladeuses, rapporte Rosette, la petite boulangère des *Doigts dans la tête*. Dans le monde farfelu de Faraldo, l'usine est décorée de ravissantes pimbêches sophistiquées, uniquement destinées à se refuser à ces abrutis de prolos pour mieux se donner à n'importe quel mecton cravaté. « Gentille hautaine secrétaire galbée », indique, ironique, la vignette posée sur la table basse de la belle Marilu Tolo qui se fait les ongles.

### Le vrai corps des femmes

Être désirées, exposées, pénétrées, pourtant, les femmes de *Themroc*, des *Doigts dans la tête* et de *La Maman et la Putain* ne rêvent que de ça. Mais autrement. À leur gré. Dans ces chambres qu'elles investissent volontiers, par des hommes moins obnubilés d'exclusivité. Pour toutes, Doillon, Eustache et Faraldo inventent un érotisme débarrassé des fétichismes d'autrefois. Pas l'ombre d'un bas, de porte-jarretelles, de talons aiguilles. Le corps féminin se montre ou se cache (il faut les deux pour exciter) tel qu'il est. La jeune fille sans soutif, en simple peignoir (Béatrice Romand), qui cohabite avec le peintre et sa mère (*Themroc*), passe le film à exhiber l'un de ses seins, se roule de contentement lascif quand cet homme, plus âgé qu'elle, hume la peau de son corps nu faussement endormi. Dans la chambre des *Doigts dans la tête*, l'adorable Liv et son accent suédois jouent, mais comme ça, sans voir à mal, à faire tourner bourrique les deux garçons et la jeune prolétaire qu'elle a rejoints dans la révolution. C'est l'heure des ablutions... En culotte, face au miroir, elle annonce à ces jeunes messieurs qu'ils n'ont pas le droit de se retourner. Ils gloussent, alors qu'ils l'ont déjà vue nue ; Rosette la mate, mais une fille, on va dire que ça ne compte pas. Liv se lave, la caméra de Doillon non plus ne la regarde pas, et c'est charmant. Le nu intégral, seul un film



L'amour à plusieurs ? (Françoise Lebrun, Jean-Pierre Léaud, Bernadette Lafont dans *La Maman et la Putain* de Jean Eustache)

sur les trois, et une actrice, Bernadette Lafont, vont l'oser. Mais quand on a, comme elle le déclare, « un corps aussi beau que celui d'une négresse », ce serait dommage de se priver. Plus encore que sa nudité, le corps offre des fonctions organiques dont on fait voler les pudeurs en éclats. Léon, le compère drolatique de Chris le boulanger, n'a de cesse de raconter son histoire favorite, celle où, dans une fête, il entre dans une salle de bain « pour chier », tombe sur une nana « à poil dans la baignoire », ne sait pas quoi faire mais, quand même, finit par « la sauter », malgré (si vous avez bien suivi) son « envie de chier ». Chez Eustache, Marie et Veronika auront chacune une scène de vomissement, bien qu'il reste hors champ mais sonore pour l'une (des médicaments à gerber) et qu'il ne soit qu'annoncé pour la seconde (du Pernod à refouler). Mais c'est surtout le tampon qui conquiert ses lettres de noblesse cinématographiques au cours de deux séquences mythiques. Dans la première, Veronika raconte à Alexandre une scène d'ascenseur avec un interne : « Je me suis pas dégonflée, j'ai enlevé mon Tampax, j'ai baisé avec lui. » Suivront, pour bien enfoncer le clou, des travaux pratiques. Au lit, Alexandre se montre trop pressant. « Attendez, vous allez enfoncer mon Tampax. » Ce nigaud n'attend pas. Trop tard ? « Faites-moi un toucher ! Essayez de m'enlever ce Tampax ! » Certes, toute l'agitation se produira sous les draps, mais, du temps de Tante Yvonne, peu probable qu'on eût pu y avoir droit... La fantaisie apocalyptique de Faraldo érotise enfin une autre activité charnelle : la mastication. Quand on est sorti de nuit chasser le CRS de par les rues endormies de la ville et qu'on en revient deux belles pièces sous le bras, en savourer entre voisins la chair rôtie paraît, n'est-ce pas, la moindre des courtoisies.

### La joie érotique de détruire

Mais la figure sensuelle la plus récurrente, la plus véhémente, la plus troublante qui unisse les trois films, c'est l'amour à plusieurs. Le sexe ? On a le droit, quand on veut. Vivre à deux sans être mariés ? On peut. Alors il reste quoi, où porter ses



La comète blonde et la petite boulangère (Ann Zacharias, Roselyne Vuillaume dans *Les Doigts dans la tête* de Jacques Doillon)

enthousiasmes révolutionnaires ? Après deux heures d'hésitations, *La Maman et la Putain* réunit au lit Alexandre, Marie et Veronika, évidence qui, depuis longtemps, travaillait chacun des trois. Mais un palot entre maîtresses n'éteint pas la jalousie. Si l'on joue à jouer, si l'on se croit pervers, le matin n'aura rien de libérateur. N'être aimé qu'à moitié, aimer mal, quelle que soit l'époque, ça reste une belle horreur... Les quatre héros des *Doigts dans la tête* ignorent ces souffrances. Chris couche avec Rosette, mais voici que Liv a surgi dans leur vie. On joint les matelas dans le noir, en pouffant, comme des innocents. Chris est content parce qu'il a fait l'amour avec Liv. Liv est heureuse parce que Chris lui plaisait. Léon est ravi parce qu'il en a profité pour voir le cul de Liv. Mais Rosette ? Elle a eu le courage de contempler son petit ami avec une autre, ça lui a plu, mais elle n'ose le penser. Elle n'ose non plus se mêler à eux pour faire d'un duo trio, ni même forniquer pour se venger avec ce pitre de Léon. D'une infinie drôlerie, Doillon filme Liv et Chris, de nuit, qui déplacent le corps de Léon de l'autre côté de celui de Rosette sur le matelas, parce que c'est tout de même plus sympa de faire l'amour près de l'une que de l'autre. Scène étrange, à la fois burlesque et cruelle. Seule Liv, à l'ultime bobine, blonde comète à taches de rousseur qui aura traversé le ciel de Bagnolet pour en affoler les cœurs, quittera la chambre sans chagrin.

Et les garçons entre eux, au fait ? Si, chez Eustache, Marie et Veronika invitent opportunément Alexandre à « se faire enculer » pour être « un peu moins con », Faraldo s'amuse pour de bon, dans l'orgie générale qui saisit les voisins et voisines en chaleur, à glisser une formidable scène de désir homosexuel. Un maçon (Patrick Dewaere), juché sur une échelle, tente de colmater le mur détruit par Piccoli. Mais voilà que notre peintre en bâtiment préféré lui caresse la truëlle... Dewaere résiste, tartine les briques de mortier. D'un doigt coquin, Piccoli perce la matière brune de suggestifs petits trous mignons. Dewaere, intrigué, se laisse déshabiller, offre son beau poitrail velu aux quatre mains de Piccoli et de son accorte fée.

### Une langue à réinventer

La scène se clôt par un orgasme général de toute la courée, où se muent en cris d'extase les grognements et hurlements qui, depuis le début, avaient remplacé toute espèce de dialogues. Car pas un mot compréhensible dans *Themroc*. Les patrons et les flics n'émettent qu'un grotesque charabia, imperméable au prolétariat. Une régression primale, ce hurlement de « Themrooooc » par Piccoli, auquel sa grande voisine brune répond par un puissant « Roctheeeem » ? Non pas. L'invention d'un nouveau langage, authentique et révolutionnaire. Après l'amour à plusieurs, les mots ne sont pas simples à trouver. Le vousoiement d'Alexandre pour ses deux maîtresses, préciosité insincère, annonce l'échec inévitable de leur triangle amoureux. D'autant que Veronika répand son mal-être dans une inconciliable, sidérante et sublime crudité : « J'avais envie d'être baisée.

J'avais envie d'une queue. C'est bien de s'endormir en sentant une queue, même molle, contre ses fesses. » L'expérience en chambre s'achève dans sa logorrhée, récitatif plaintif et alcoolisé qui scande à n'en plus finir les termes de « putain » et de « baiser », qui voudrait chanter l'amour libre, mais qui ne renifle que des sanglots : « Il n'y a pas de pute sur terre, putain, comprends-le... »

Bien sûr, la grâce triste, la beauté désespérée de *La Maman et la Putain* en font un bouleversant chef-d'œuvre. Mais sa fin abrupte marque un retour à l'ordre : une demande d'enfants, une proposition de mariage, malgré le dégueulis qui s'apprête à jaillir... Ce renoncement idéologique serait impossible chez Faraldo, même si l'envol poétique de *Themroc* ne déverse, lui non plus, aucun optimisme. À la surface de la ville ne poussent plus que les fleurs du désastre. On pulvérise une voiture, les travailleurs travaillent, les chiens hurlent à la mort, le monde ancien des taudis et le monde moderne du béton s'interpénètrent dans une urbanité déchiquetée, où des bras éternels se tendent vers le ciel à travers un mur en construction.

Le dernier plan des *Doigts dans la tête*, à l'opposé, dispense une note guillerette. Point de cris ni de plainte, mais une chanson ! Les mots nouveaux, Chris et Léon, eux, n'en ont pas peur. C'est la voix de Chris, depuis le début, qui narre le film, glisse des anecdotes, prend ses aises dans une confession à la première personne qu'on n'aurait jamais, naguère, confiée à un commis boulanger. Chris et Léon, trop jeunes, n'ont pu batailler sur les pavés. Mais ce mois de Mai 68, ils en ont récolté les fruits : ces syndicalistes qui intimident les patrons, cette pilule qui empêche les bébés. Les deux compères, pour tenter d'arracher Rosette à son destin de bobonne à marier, ont roulé jusqu'à Bourges. Mais à Bourges elle se confine et petite bourgeoise elle restera. Pas grave. Il reste d'autres filles à séduire en riant, d'autres chambres à empester en baisant, d'autres routes où rouler en chantant. Des vies plus libres à vivre, maintenant. ■